

Séjour à la porte de la guérison

Tout d'abord, je tiens à souligner que le blanc, horripilant blanc de mon aversion et de celui des asiles de la démence, n'est plus le blanc des hôpitaux, celui de la folie cellulaire : il est camouflé, emmitoufflé de petites marques élongées qui le parent de son évidence. Et grande fut ma surprise lorsqu'au sol, s'élançait un jaune-orangé apaisé par de grises teintes.

Peut-être les décorateurs durent-ils se résoudre à faire revivre un peu de couleur, écartant ainsi le blanc limpide d'autrefois : le badigeonnant d'alliages afin qu'il affronte mieux la terreur et le martyr de certains patients frôlant presque la phobie, étouffés par le manque de vie du suicide visuel.

« J'ai froid, j'ai chaud. Les mains du gel caressent mon dos en me tirant hors de moi, tandis que je transpire à grosses gouttes sous une chaleur qui me retient. Je pose mes orteils frigorifiés contre le radiateur, et il me paraît un monsieur trapus dont la moustache s'évertue à dire : mais non, tu ne te réchaufferas pas contre un bloc... Je ne sais si c'est froid, ou chaud. En tout cas, j'ai mal. La tête me fait des remarques pareilles à des décharges d'éclair, me triturant à penser avec un autre lobe. Mais c'est plus fort que moi, je reviens vers celui qui me fait mal, et j'écoute. J'ai mal aux muscles de l'œil ; j'ouvre, je ferme, je masse... cela ne passe. En même temps, je n'entends plus de l'oreille gauche. Cette étrangère m'envoie quelquefois des signaux me rappelant qu'elle aussi, elle se sent engourdie. Je ne sais trop bien, si j'ai plus mal au thorax qu'au ventre, mais, par intermittence, ils me saluent, me criant qu'eux aussi, ils existent. J'essayais d'offrir un peu de nutriments à mon estomac, qui me rétorqua vivement : « ah mais comment oses-tu ? Moi qui t'es dévoué, tu me charges encore de ces crudités ? ». Je m'excuse au plus vite, et lui prie de ne pas me rendre ce cadeau tout de suite. Mes poumons s'agitent, et il me manque l'air, sous cet élan de rance et de frissons. Ils s'alternent, ne pouvant se presser tous à la fois dans ma conscience. J'avais oublié qu'il était possible d'avoir plus mal encore. J'en tremble presque, sous le calme de mon manque d'énergie. Heureusement, un système intérieur m'envoie peu à peu des regards d'euphorie, me priant de rester assoupie. Je me dis que si je ne ressens point la peur, et ne m'affole pas plus, c'est parce que cela passera : en effet, c'est déjà passé, il y a très longtemps. Enfin, je ne sais plus comment, mais la veille m'avait déjà sauvée. Tout de même, c'est dur de faire semblant de rien, en attendant. Et tant pis si cela n'est bénéfique qu'à moi-même : j'ai ... mal... ».

Après douze heures de ces longs couloirs regorgeant leurs terribles anecdotes, je délaissais l'état d'urgence, qui m'avait privé de toutes forces, vers l'éveil des convalescents. L'intimité revenait plus docilement vers moi, et la cessation des luttes inobligeantes, dont se fragmentent certains souffrants, me ramenait à une nature contemplative. La survie s'effaçait enfin en faveur de l'intériorité.

Loin de mon imbécilité sociale, calme, je plongeais mon regard à demi éborgné sur un paysage saillant : celui de ma fenêtre, allumé de broderies lumineuses dont le charisme rappelait les interminables voyages où les routes finissent par se confondre avec les maisons. Un archipel, haut de stature, duquel l'horizon se dénonçait, resplendissant par-delà ces vitres, invitant ainsi l'esprit à l'ambition de sa grandeur.

Moi, insignifiante chambrée, face à ce flot démentiel d'attrails scabreux, de mouvements indéchiffrables et d'édifices menus, reliés par de lugubres chevauchements, d'étranges

perpendiculaires, et d'étiols terrains découverts dont les tubercules motorisés saillaient par leur stationnement, victimes de ce champ urbain nocturne.

Après tous les combats affriolants menés contre ces bêtes fantastiques qui tentaient de s'accaparer mon corps, je retrouvais les souvenirs :

Sous la décharge nerveuse, des seringues vénéneuses qui, jusqu'à la moelle, taillaient le nerf, agitant fiévreusement les muscles sous un tremblement frénétique. Sort le cri de la démonstration de bravoure, hurlant à n'en plus tisser de voix. Yeux couchés dans le néant, arrosée de gouttes brunes, rougeâtres et transparentes, saupoudrant l'autel de ce voyage ancestral au cœur de la cure...

Après cette torture psalmodiante, ce mal infini, récurrent, se présenta un personnage signifiant : celui de l'Antidouleur. Promesse de foi accomplie envers le soignant, contraste violent qui, en moins d'un quart d'heure, vous passe la rivière du plus misérable cauchemar jusqu'aux rives de la paix éternelle. Impénétrable breuvage qui parcourt vos artères pour vous plonger en un bain de détente, effaçant vos plus vils soucis par un moindre dérangement : celui de l'âpreté du goût. Et après l'agitation insupportable dans laquelle vous plongeait la douleur - un état de pénitent insensible à la compassion, irascible au moindre son, convulsions à la clé-, vous nagez dorénavant dans un océan calme, un bocal acclimaté, intouchable, où le bruit y est un continent lointain, et d'où quelques personnes vous font quelquefois signe, entrouvrant une longue plongée vers le sommeil.

Ainsi un doux réveil s'annonce, penché sur les teints vermeils d'un soleil dessinant les gigantesques abris du périmètre sud-ouest de la cité hospitalière. Une sérénité à l'espoir du rêve.

Quand, peu à peu, cela s'éveille : une porte claque au loin, un lit déguerpit, un appel à l'aide retentit, une sonnerie calibre, des quolibets jacassent et ainsi de suite ! Cela crie même, cela hue, cela chine, cela commande, cela rechigne, cela se renseigne. La vie se présente donc en infanterie ? Une véritable fourmilière s'enclenche peu à peu, avant-même que l'esprit n'ait eu le temps d'abandonner sa quiétude furtive et rassurante.

Votre porte s'ouvre, un sourire s'y avance pour vous presser le bras, vous présenter à l'aiguille, vous questionner sur des broutilles, vous taquiner et s'en aller de plus belle ! De jeunes diplômés, omniscients mais sympathiques, vous expliquent la tactique, la position et la projection. Pendant ce temps, cela glousse, cela court dans les couloirs, telle une jungle de réservoir.

C'est une foire vaillante, mêlée mais fièrement organisée : plateaux virevoltants, baxters bombardés, perfusions à profusion, feuilles endimanchées, instruments de la danse...

Où était donc le calme qui s'était si élégamment présenté cette nuit ? Je le cherche, fouille de mon stylo les pages enquinées, et ne le trouve. Paniquant, je tourne en rond mon gosier, hume l'air apprivoisé, farfouille les placards arrosés et, surprise ! La vue extérieure de cette ville endormie s'est transformée en un pullulement impétueux de personnages tiraillés, affutés en une direction unique, décidés : un véritable défilement. Les perles du soir se sont changées en moroses palabres dont l'éclat morne tapisse les enclos de voitures banalisées. Où sont donc passées ces promesses de rêve vers l'au-delà, d'isolement salvateur, cette profondeur poignante et cette satisfaction de la douleur triomphée ?

Mon cœur se raviva, il paniqua et cria gare à ne pas s'attarder ici par nostalgie. Je retrouvais doucement ma fougue, mon existence.

« Fuis, sauve-toi ! » s'exclame-t-il. Et j'attrape l'arbre qui suit inévitablement mon poignet, en pleine conscience, et me jette hors de cette chambre et me lance le long d'interminables couloirs, les fesses en émoi et le dos ouvert, dans cette chemise dont le revers fait croire qu'une balle tirée à bout portant s'est infiltrée en mon coccyx. Décoiffée, l'œil droit ballant et l'oreille gauche engourdie, je balance mes jambes affaiblies devant des portes et des visages qui se tournent inlassablement vers moi avec une telle condescendance que j'en fixe, plus décidée encore, le fond de ma trajectoire, mue par un impétueux besoin de fuir cette cage dans laquelle ils me déposent un instant. Des gens se retournent, me dévisagent, eux, qui sans nulle doute espéraient voir en moi la banalité d'une malade vidée de sa volonté, de son émotion, ou de ses tripes... Ce qui les choque probablement, c'est que je m'élançais droite au milieu du chemin, yeux perçants, tête affirmée, lèvres serrées, cerveau gonflé vers l'élévation : une sorte de ressuscitée se frayant une route, de plus en plus insouciant des croisées et obstacles machinalement évités.

En fait, j'essaie juste, presque désespérément mais pas encore, de retrouver (et aucun n'eût failli à ce désespoir) mes promesses d'exil, perdues en l'infime allée d'un soleil subtil étendant ses premières lumières longilignes. Mais, assurément, je retrouve avant tout ma quête vitale, mon combat le plus intime ... celui que la maladie m'a permis de reprendre. Et, bien heureusement, quelque chose revient à la consistance, en ce sol de terre morte pour un contre-pied.

Mes jambes, elles aussi, s'éveillaient : ces engins de marche, dont on m'avait offert les services, fidèles et rudes comparses des plus spéciales aventures, comme de celle du pèlerinage sous une vie de nature, me revinrent à la conscience. Aussi s'écrièrent-elles à l'unisson : « Marche ! ». Et nous marchâmes, nous nous relâchâmes. Elles évacuèrent ainsi l'imitation du contexte où l'entourage entier se ballade à nos côtés, pour laisser place au prétexte de la découverte.

Les passages saillants aux profils filants, égouttant les allées que de béants tuyaux caressent, à la renverse incertaine des carrefours imprévus. De nombreuses pancartes apprivoisent les points de relais, semant quelquefois l'interrogation sur la frimousse des passants, avec un doute récalcitrant. De nouveaux prédicateurs, vêtus de vertes blouses, débouchent à foisons et dépassent rapidement la marche lente, mais révoltée, de mon attirail. Maigrement couverte, retirée décidément de la file vers la morgue, je m'élançais bientôt au dehors, le vent dévastateur transperçant ma peau jusqu'à l'os. Les fumeurs de cigarettes traînaient à mes alentours affichant de suspicieux regards sur mon corps affaibli et défait, chaussé de baskets saillantes contrastant cet accoutrement maladivement blanc dont les lettres, imprimées en mots colorés, n'étaient pas pour un sou le caractère morbide de la scène où ma chair, prise de face par une marée glaciale, rampe de métal à la main, ne détourne pas d'un millimètre sa vision raide et comme suspendue, menton levé vers les cieux.

Alors ce fut donc ceci, une vie paisible ? Un dîner servi, un hébergement solitaire, une aide à disposition permanente, un blanchissage quotidien, un nettoyage journalier, et j'en passe... tout cela pour « juste » avoir frôlé la mort ? Un bobinage qu'on ne réserve qu'à certains pays privilégiés, ou à une certaine classe ? N'avais-je jamais prétendu au mérite de ce confort...

Peut-être était-ce la complaisance ultime que de se faire passer pour un fou ou un malade au sein de ces merveilleux abris à jardins, ateliers, bibliothèques, tous frais consentis, pour obtenir

« fichtrement » la paix ? La prison n'était pas un vain appel : être couvée sous un statut social où personne n'exige de vous rien de plus que de regagner votre chambre et d'avaler quelques pilules de plaisance bonnes à appâter certains fumeurs de haschisch. Etre à jamais libérée de l'obligation sociale et être payée pour créer, rafistoler, la démence... Juste quelques crises de nerfs par jour, ou quelques douleurs paralysantes, au lieu d'un travail à temps plein dont les murs de l'asservissement et de la répétition autocrate se referment sur vos joies et votre imagination...

Bien sûr y avait-il moyen d'écarter la routine, cela même en un travail plus que contraignant : mais je savais qu'en mon sein se cachait une volonté inaliénable de me donner totalement à la création, n'ayant d'ennemi que l'obligation de m'offrir à d'autres qui ne pouvaient juger mon travail que comme une bricole à laquelle tous devaient se résoudre. Ceci était donc bien loin de mes idéaux de sacrifice pour les autres... voulant y laisser jusqu'à ma peau, s'il le fallait, quitte à ne fusse que participer de manière infime à leur quotidien : j'étais un peu cette orpheline de proximité ayant trouvé son bonheur dans les bras d'étrangers qui ne manifestèrent de cesse que de pousser la création par leur abandon, celle-ci étant la monnaie nécessaire pour briser une certaine solitude. Peut-être est-ce pourquoi mes œuvres allongeaient leurs amplitudes, gonflant et débordant les arts en y espérant trouver une famille plus bigarrée et plus pérenne... mais, finalement, ce monde de rêves et d'art semblait se suffire à lui-même, m'entourant de beautés où mon cœur vibrait ses souvenirs de fraternité. Ces images permettaient au corps de les revivre, ces mémoires.

Décidemment, le travail de fonctionnaire ne serait jamais fait pour moi. J'en serais morte mille fois, et me serais-je à jamais séparée intimement des autres, m'enfermant dans une solitude d'amertume plutôt que dans celle de mon bonheur. Me serais-je aussi fissurée de l'intérieur, ne comprenant plus si les gestes du quotidien étaient bien les miens ou ceux d'une autre.

Oui, mieux fallait savoir que cette douleur, comme cette démence contre laquelle j'échangeais dorénavant mon indifférence, était au moins mienne, et ne s'encourrait pas en déroute, perdue de sa contenance.

Tout ceci m'a permis de définir plus indubitablement mes priorités ; l'amour pour l'autre y est secrété par un amour immatériel et intemporel pour la création, l'ajustement, la transformation vers la sublimation... il est donc inutile de se raccrocher à l'autre lorsqu'on sent cet amour décroître, car là se joue de nous l'image créée par notre volonté.

« Sentir se définir une passion ardente, berçant la vie d'un mouvement de cycle, élargie par sa stabilité, stabilisée par son étendue. »

Il est aussi important de ne pas se lier à l'extrême proximité d'un environnement qui puise dans la reconnaissance d'un potentiel. Car ce dernier peut devenir illusoirement une marge de valeur qui, si elle s'enfuit sur un coup de tête, se fragilisera dans la morale dont toute sa santé dépend. Il en va de même du public... il faut donc regrouper les idées vers un idéal, le dépasser, et s'y réfléchir, tout de même.

« L'imagination est, en somme, l'habileté d'un homme à se confronter sans cesse avec lui-même par le biais de nouvelles expériences, même quand son contexte ne le lui permet pas physiquement. Il en va alors de sa volonté de transformer l'environnement, et ne croyez pas si bien dire en appelant cela fantasme, car il se bat en face à face avec l'illusion que son mode de vie a choisie. »

Dans un combat où il les explore toutes, ces illusions sous divers modes, sans se perdre pourtant, car il rapporte tout à sa chambre, cette pièce où il a démarré en essayant de concocter de nouvelles nuances, de nouveaux bagages d'espoir pour mieux faire briller ses périples : sa chambre de malade ou d'isolé, inévitablement. Cela en a fait un voyageur éperonné par son imagination, fulgurant par ses mondes, qui n'a point peur d'approfondir toutes les parcelles de sa personnalité, les conjuguant aux aventures, sachant qu'elles dépendent toutes d'un fond équitable, juste, offert par la nature, personnel et incorruptible : une révélation intérieure de l'existence par les aléas violents ou doux de sa vie sur un lit de mort, et la réalisation de son espoir tenace d'en sortir les plus beaux songes de la main.

Voilà comment on distingue ceux qui puisent la vie et l'expérience, ainsi que le courage, ailleurs qu'en eux-mêmes, capricieux auprès des épaules, toujours plus dépendants des autres, au contraire de ceux qui ressortent téméraires de leurs épreuves où l'autre n'aide que s'il se propose de lui-même : ainsi se dévoile l'opposition entre les premiers, traînant à leurs pieds une mort miteuse et illusoire, préméditée à les rendre un peu plus important, et les seconds, espérant une mort immense, déchirante, prête à se manifester à l'univers pour que ce dernier décide lui-même de sa clause.

A chaque fois que cette Mort se présente à moi, je n'ai de cesse que de l'affronter droit dans les yeux et de lui dire : « pas maintenant ! Nous choisirons à deux le moment idéal, car je n'ai pas accompli encore ce pour quoi on m'a, si jeune, confié la vie : ce contre quoi toutes mes actions se blottissent, ce pourquoi tu reviens lorsque je m'oublie juste un peu, ou me détache... Mort tu es ma pire loi, la plus prestigieuse morale, car je sais ce pourquoi tu m'affoles et reviens... me laissant cependant toujours repartir de tes griffes. Moi, faible humain, je m'évade des sentiers de la vie et tu es mon frein. Merci de me redonner à chaque fois le souffle vers la force de revivre dignement : j'en retrouve la liberté par la passion- certes avec quelques contraintes mais c'est là l'initiation du cœur – qui retient cette existence dans un calice d'œuvres. Tu me rouvres les horizons d'épreuves et d'avancements nécessaires à la construction de ce monument, de cette sculpture qui permettra enfin le repos éternel et la réconciliation avec toi, la Mort.

« D'un autre côté, sais-tu que tu t'es tellement ri de moi, me laissant croire que j'allais finalement te serrer de toute ma fougue, que j'espère bien que tu m'as dédiée une belle mort, pour un peu te rattraper ? »

Après cette conversation suspensive, ma vue fut inondée par un soleil si éblouissant qu'il en effaça presque les collines de cimes couchées sous l'horizon, saupoudrant le tout d'une brume d'après-midi, mystérieuse et indescriptible. C'est étrange comme on aurait cru qu'une lune avait maintenant fondu sur le paysage. Un nuage s'étendit subrepticement en ses dessus, dessinant de face une paire d'ailes en vol plané. Le soleil brûlait d'un rouge brutal, source de mauvais présage pour la lune, départ du mal pour un soleil...

Mais la vie terrestre me ranima bien vite à de quotidiennes limites : je fus reprise d'un mal d'oreille et d'une toux grasse. Et ce fut tout ce qui se trouva à portée, même sous un contrecœur : me déchirer de nouveau de mes rêves de croisière, de mon paradis cloîtré sans pourtant l'oublier mais bien le laisser encore une fois à plus tard... car trop maigre n'eut été la nuitée passée en sa compagnie pour m'accrocher à son ultime abîme. Mais j'attendrai, écouterai son inspiration, fidèle à sa profondeur, et me préparerai à son retour. Ainsi me parlais-je lorsque je me baladai encore en ces couloirs à présent familiers.

Je rentraï violemment vers ma chambrée après une trotte pourchassée par mes dires. Exténuée, je m'allongeai et de plus vives pensées, plus décisives, se manifestèrent : un plan de survie, un étroit chemin vers cette unanime vie qu'il fallait construire, maintenant que j'avais les armes en mains. Citations et déblaiement si tinrent solidement les coudes, dans un concours d'abstraction avec l'authenticité : j'en retenais quelques-uns, les filtraient et les distribuèrent à quelques papiers. Je tirai bien des croix sur les matérialités accrochées, reprenant ainsi l'amour que j'y avais planté pour le retourner à de plus saines germes. Et j'attendais, nerveusement, qu'on m'arrache à ce ménage de plus en plus bruyant à mesure que les tranquillisants s'amenuisaient dans mon sang pour laisser place à mes instincts. Je m'endormis sur la fatigue de cette patience...

Elles revinrent, deux de mes sauveuses, me désirant à leur côté encore, au moins, un jour durant.

- Êtes-vous délirantes, vingt-quatre heures de plus ici ? Mais il me faut un piano ! m'esclaffais-je.
- Ma chère, vous risquez de succomber à nouveau très vite si vous ne terminez pas ce cycle d'injection.

Bien. Devais-je m'y plier, car qu'avais-je à y perdre en refusant ? Beaucoup de temps, de calme, moins de tracas et de meilleures chances de relances pérennes. J'acceptais donc, et vomissais presque le mélange aqueux se déplaçant en mes conduits.

« Encore une nuit ? Peut-être avais-je de nouveau acquis un peu plus de cet espoir de quête... ? »

Une santé en chantier, un estomac régurgité, je m'avançais de nouveau vers ces labyrinthes d'estampes, examens en mémoire de seconde main. Adieu à rebours.

Je m'essayai peu à peu à une journée déperie mais pétrie par mon intimité, lorsqu'un nouveau levain me vint : on me présenta ma nouvelle colocataire, quadragénaire d'un verbe témoignant l'invasion, dont la seule première minute de présence me fit parvenir qu'il faudrait au plus tôt, afin de ne pas rencontrer le démerite, arrêter tout projet d'accoutumance. Cette femme en cure de désintoxication d'alcool, dévergondée par des antidépresseurs, dont la langue faisait prendre une tournure de bavardage à mon monologue persistant, était tout de même fort sympathique.

Mais jamais cette dernière nuit ne prolongerait celle de la veille. Demain je m'enfuirai, coûte que coûte...

La mémoire se figea jusqu'à ma sortie, mais ma patience n'eût pas de limites.

Exténuée, j'enfonçais délicatement ma clé dans la porte familière.

Comme ma demeure me parut étrange lorsque je m'y endormis à nouveau, blottie au fond d'un fauteuil, tremblante sous un malaise... J'étais encore en vie, et j'avais précieusement conservé ce qui avait failli me tuer mais qui, dorénavant, me rendait peu à peu le sourire : l'espoir !

De Béatrice De Bock à

*Alice Saül, SN Soltan, Mohamed Al Mokhlis, Mohamed Hmoudane,
Orestes Kotsias, Alecu Firu, Athar Housni, Ben Sluijs, Laurent Calixte,*

Fanny Forton, et à ma grand-mère bien-aimée.